HAL
open science

Quelques questions concernant les recherches sur les processus d'information-communication organisationnelle

Christian Le Moënne

To cite this version:

Christian Le Moënne. Quelques questions concernant les recherches sur les processus d'information-communication organisationnelle. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 2016, 9, 10.4000/rfsic.2464 . hal-02530160

HAL Id: hal-02530160

https://univ-rennes2.hal.science/hal-02530160

Submitted on 2 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revue française des sciences de l'information et de la communication

9 | 2016
Tendances contemporaines en communication organisationnelle

Quelques questions concernant les recherches sur les processus d'information-communication organisationnelle

Christian Le Moënne

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rfsic/2464
DOI : 10.4000/rfsic.2464
ISSN : 2263-0856

Éditeur
Société Française de Sciences de l'Information et de la Communication

Référence électronique
Christian Le Moënne, « Quelques questions concernant les recherches sur les processus d'information-communication organisationnelle », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 9 | 2016, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 24 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/rfsic/2464 ; DOI : 10.4000/rfsic.2464

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

Les contenus de la *Revue française des sciences de l'information et de la communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Quelques questions concernant les recherches sur les processus d'information-communication organisationnelle

Christian Le Moënne

1 Cette communication introductive a pour ambition de mettre en évidence quelques questions théoriques et pratiques qui concernent les recherches actuelles sur les informations et communications organisationnelles, et sans doute l'ensemble des sciences de l'information-communication et des Sciences Humaines et sociales. Il s'agira notamment de pointer des implicites qu'il conviendrait d'expliciter, afin de clarifier les conceptions sous-jacentes à de nombreux programmes et hypothèses de recherches.

2 Il est par exemple intéressant de se demander pourquoi, dans de très nombreux travaux, les catégories d'information, de communication ou d'organisation ne font pas l'objet d'un travail de définition rigoureux, afin que l'on comprenne ce que l'auteur entend sous ces termes. Cette absence de définition rigoureuse suggérant que ces termes bénéficient d'une signification évidente, alors que le fait de ne pas en travailler l'extension et la compréhension en font littéralement des « mots pavillons » et pas, comme on serait en droit de l'attendre de travaux scientifiques, des concepts.

3 Jusqu'à quel point également de nombreux travaux ne considèrent-ils pas implicitement que la rationalité des acteurs sociaux, c'est-à-dire leur capacité à comprendre le fondement de leurs actions et décisions, comme les conséquences locales ou globales de celles-ci, n'est pas limitée, ce qui suggère d'ailleurs la croyance selon laquelle ce qui domine les dynamiques sociales et organisationnelles, c'est un principe d'ordre, plutôt que le hasard ou le désordre.

4 De la même façon, comment peut-on interpréter le développement - voire la domination - depuis quelques dizaines d'années, d'approches microsociologiques, fonctionnalistes ou individualistes méthodologiques, et quelles en sont les conséquences sur les recherches ? Ceci peut-il être mis en relation avec le dit « tournant langagier » ou « discursif » dans les

sciences humaines et sociales ? Et dans quelle mesure ne s'agit-il pas d'un effet de mode, comme pourrait le suggérer la propagation d'expressions nord-américaines présentées comme des découvertes conceptuelles, telles que « empowerment », « organizing » et autre « agency » ?

5 Et que penser de la régression des approches critiques des phénomènes managériaux ? Approches critiques dont le périmètre et les fondements demandent au demeurant à être clarifiés pour ne pas tomber dans une confusion entre approches politico-idéologiques et travaux de recherches et de constructions de savoirs sur les pratiques et les formes sociales dans les sociétés du capitalisme avancé. Ceci bien entendu pour ce qui concerne nos pays, mais aussi les sociétés à économie et industrie fortement émergente comme les analysent nos amis Marocains, Africains, Sud-Américains...

6 Ce bilan et cette mise en perspective des recherches sont d'autant plus essentiels que ces trente années ont également vu le développement de la mutation – ou de la convergence - numérique, phénomène global affectant également l'ensemble des secteurs de la vie sociale, disloquant et recomposant ces sphères normatives, privée voire intime, publique, professionnelle.

7 Il ne s'agira donc pas de prétendre donner des lignes de vérités stigmatisant tel ou tel courant de recherches ou épistémologique, mais de plaider pour une ouverture des débats scientifiques sur les fondements des recherches, leurs champs de légitimité et leurs conséquences[1].

Le « tournant sociologiste » et la confusion entre communication et organisation

8 On peut se demander dans quelle mesure une partie de nos travaux ne consiste pas en une sociologie des organisations, versus Crozier ou prenant la succession du groupe de recherches « langage et travail » des années quatre-vingt. Quel est en effet, au fond, l'objet des « approches communicationnelles des organisations » souvent revendiquées dans des textes, sans être explicitées ? S'agit-il des processus ou pratiques d'information-communication organisationnelle ? Ou des processus organisationnels au sens strict, à différents niveaux d'échelle, mais dans lesquels les interactions entre acteurs individuels sont les plus souvent privilégiées et présentées comme des modalités évidentes de communication ?

9 Si l'objet est l'information-communication organisationnelle, nous sommes en limite de tautologie puisqu'il s'agit alors d'approche communicationnelle de la... communication ! ! ! ? ? Au demeurant, la notion d'« approche », comme je l'ai déjà souligné ailleurs[2], est particulièrement floue puisqu'on ne sait s'il s'agit d'une hypothèse, d'une construction conceptuelle, ou l'une méthode.

10 S'il s'agit de l'organisation, il faut préciser ce que l'on entend par là : communication comme processus organisant ou organisation comme état résultant de ce processus ? S'agit-il d'organisation-institution, héritée, non choisie, ou d'organisation-artefact, organisation résultant de projet et s'efforçant de sélectionner et faire tenir ensemble des ressources pour ce projet ?

11 Les différentes approches dites « constitutives » des organisations[3] gagnent à être examinées sous cet aspect[4]. On nous dit que « Les partisans de cette perspective théorique

ont en commun l'idée que les organisations sont structurées et maintenues dans et à travers les pratiques communicatives (Cooren et al., 2011) »[5]. Mais dans cette perspective, ce sont les organisations qui sont l'objet des recherches et non les processus informationnels ou communicationnels, et nous sommes, de fait, dans une variante de sociologie, ou de sociolinguistique, ou de sciences de gestion. Il s'agit bien ici, comme le soulignait Jean-Luc Bouillon dans une conférence à l'ACFAS, de « comprendre l'organisation par la communication sans réduire l'organisation à la communication »[6]

12 Beaucoup de travaux, sont en tension entre l'approche individualiste « de fait », dans laquelle les acteurs sont des acteurs individuels pratiquant des communications interpersonnelles, et l'affirmation, souvent superficielle et plaquée, de ce qu'ils sont par ailleurs des acteurs sociaux. Cette tentative de montée en généralité soulève, nous le verrons, de sérieux problèmes épistémologiques et méthodologiques. Or la question clé est de savoir – ou de préciser- ce qu'est l'extension, ou ce que sont les limites, que l'on construit de la catégorie d'organisation. Peut-on en effet mettre sur le même plan les organisations et les sociétés dans leur ensemble ? Peut-on considérer qu'au fondement de la « grande société »[7], il y aurait une création volontaire par des acteurs individuels, et un acte de volonté et de projet, et donc qu'il serait possible, dans le prolongement des théories du contrat social, ou dans le prolongement du saint Simonisme, de prévoir l'ordre social, et de le fabriquer littéralement selon un plan fonctionnel ? Ou l'état de société est-il un ordre auto-organisé, évolutionnaire, le cadre social qui précède toute capacité individuelle de penser, toute capacité de se projeter, toute capacité d'action collective volontaire selon un projet et un but ? Et correspondant au fond à ce qui était appelé « état de nature »[8] par les partisans du contrat social ? Ce qui suggère que l'espèce humaine a d'abord été sociale avant d'être humaine, que c'est parce qu'elle était sociale qu'elle a pu émerger comme humanité.

13 L'approche individualiste des interactions organisationnelles étendue aux formes d'organisations sociales dans leur ensemble, peut être rapprochée de l'affirmation de Margaret Thatcher – inspirée des théoriciens libéraux de la société du Mont Pèlerin – selon laquelle il n'y aurait pas d'état de société mais seulement des collections d'individus se coordonnant ponctuellement selon une logique fonctionnelle... Ce qui est d'ailleurs une définition possible de l'état de société. Il s'agit là d'un créationnisme individualiste implicite, et qui prend donc, parfois sans que ce soit explicitement revendiqué, le contre-pied de l'ensemble des conceptions évolutionnistes. Ceci se manifeste de différentes façons, par exemple, dans l'idée selon laquelle la société serait un « réseau de réseau ». Clin d'œil à la métaphore du web et de l'hypertexte, cette conception suggère que l'état de société serait le résultat d'une construction volontaire, que ce serait une « organisation projet », « artefactuelle » pour reprendre l'expression de Herbert Simon.

14 Ce fonctionnalisme peut évidemment, comme d'ailleurs l'individualisme méthodologique, être adopté dans les recherches sur les différentes pratiques d'information-communication organisationnelle, à condition là encore de le revendiquer clairement et de définir les différentes catégories et notions qu'il mobilise. Ne pas le faire créée des confusions à différents niveaux. D'abord une confusion entre « institution » et « organisation », confusion qui est au demeurant structurante de certains secteurs professionnels comme ceux des services publics ou des services sociaux et de santé qui affirment par là le caractère non discutable de leur utilité sociale. Or les organisations professionnelles de ces secteurs sont des organisations « artificlelles » pour reprendre le concept de Simon et non des institutions, entendues comme des formes

organisationnelles « héritées », c'est-à-dire non choisies et qui ont structuré notre rapport, culturel et cognitif, anthropologique au monde.

15 L'individualisme méthodologique me semble donc lié à une conception fonctionnaliste de l'état de société, qui fait une confusion entre celui-ci et les formes organisationnelles structurées selon des règles, des normes, des conventions que d'ailleurs bien souvent on croit inventées, alors qu'il s'agit de recompositions issues de règles et de normes organisationnelles héritées, c'est-à-dire non choisies et non voulues. Il y a d'ailleurs là une redoutable question : dans quelle mesure la recomposition de ces normes, règles, conventions dans de nouveaux contextes institutionnels, sociaux, organisationnels, machiniques, constitue-t-elle une innovation ?

Le « tournant langagier » ou « discursif »

16 On sait que ce qui a été appelé le « virage discursif » dans les recherches sur les communications organisationnelles en Amérique du Nord, visait à rompre avec le fonctionnalisme au profit d'approches ethnométhodologiques et pragmatiques qui privilégiaient l'aspect symbolique des organisations, en soulignant le rôle des échanges conversationnels dans un processus qui selon cette approche créerait – « énacterait »[9] – dans le même mouvement, à la fois les formes organisationnelles, leurs environnements et la clôture entre ces deux entités. L'intérêt de ces approches est évidemment de marquer la dimension symbolique et processuelle, mouvante, des formes organisationnelles et leur lien étroit avec les formes sémiotiques.

17 Mais l'idée selon laquelle l'organisation dans le fond, serait un texte, serait constituée des formes discursives, néglige le fait que ce sont les formes organisationnelles, l'aptitude organisationnelle pratique de l'humanité, ses capacités de coordination spontanées qui ont précédé les formes discursives et les textes, et en ont permis l'émergence.

18 En d'autres termes, au commencement n'était pas le verbe, et le monde n'est pas purement discursif. Plus radicalement, il existe des pratiques sociales, une objectivité des processus, qui pour une part sont infra rationnels et infra discursifs.

19 Il y a là un débat fondamental qui rejoint des questions dont nous avons déjà débattu autour du relativisme. Les approches discursives en posant comme hypothèse que les formes organisationnelles sont construites – constituées – dans les relations interindividuelles, au micro-niveau des relations de coopération, insiste sur les interactions situées et se revendiquent logiquement dans cette perspective des approches pragmatiques et constructivistes. Or la question clé de cette épistémologie est, aux plans méthodologique comme épistémologique, celle de la montée en généralité à partir de l'analyse de situations singulières et, par définition, incommensurables. J'ai eu l'occasion déjà d'aborder ces questions dans différents débats[10] en soulignant la tentation du relativisme radical qui peut résulter de ces choix et qui peut entrainer une relativité des discours et des connaissances, comme une relativité des résultats des recherches. Or, si un relativisme restreint est inévitable du fait des limites intrinsèques de nos capacités à imaginer des hypothèses, et du fait que les sciences progressent par la réfutation de celles-ci, le relativisme généralisé ne peut être sérieusement tenu puisqu'il abolirait toute différence entre les discours et approches et finalités.

20 Enfin, il me semble nécessaire d'éviter de sombrer dans les dérives du « posmodernisme » littéraire pour lequel tout est discours et il n'y a pas de différence de fond entre les

discours scientifiques et les autres catégories discursives. Ceci dissout toute référence aux pratiques scientifiques et sociales comme éléments de test de nos conceptions et idées et hypothèses. De là un scepticisme et un relativisme radical : tout peut être dit, tout est permis sans autre exigence – qu'une certaine tournure littéraire. De là le snobisme de textes abscons et sans autre signification de l'évocation métaphorique des processus.

21 Or, tous les discours ne sont pas équivalents. Les discours et énoncés scientifiques ne sont pas des écrits littéraires. Les sciences de la nature, comme les sciences sociales, prétendent par le débat et la perpétuelle discussion sur la validité de ces énoncés, à une certaine opérationnalité pratique dans des champs d'action extrêmement délimités. Il s'agit de se doter d'une capacité de description des contextes naturels, sociaux, anthropologiques des actions individuelles et collectives, ou de se donner une capacité prédictive, permettant un certaine anticipation sur les conséquences des actions humaines ou, par la modélisation des expériences, une capacité de simulation et d'aide à la décision, en vue de l'action. Les disciplines scientifiques revendiquent une capacité collective d'augmentation des connaissances sur processus dont elles ont fait leur objet de recherche. Ce sont là des objectifs qui les distinguent de la littérature, et des autres formes de discours. Le fait de réfléchir sur les limites des hypothèses, intègre certainement un relativisme restreint, mais le fait de revendiquer l'accumulation d'hypothèse comme accumulation de savoirs signifie aussi le refus du scepticisme et du relativisme radical.

22 Pour autant, on peut évidemment centrer des recherches en information-communications organisationnelles sur les discours et les écrits sous réserve de ne pas réduire les processus organisationnels, info-communicationnels, et sociaux, à des « faits de langage ».

Le « tournant matériel » : maintien du dualisme et de l'implicite de séparation entre théorie et pratique, entre esprit et matière, entre pensée et réalité ?

23 Je ne sais pas s'il s'agit d'une mode, ou d'un processus culturel de légitimation, que cette tendance à inventer des « tournants » pour revendiquer des « nouveautés » épistémologiques qui ne sont pas toujours nouvelles. De là, après le « linguistic turn » initié par le « tractatus logico-philosophicus » de Wittgenstein[11], le tournant « discursif » puis, plus récemment le « tournant matériel » qui prolonge des débats menés en Europe et en France, notamment dans les sciences de gestion et des organisations. Celui-ci consiste à rendre en compte la dimension matérielle des organisations, le fait qu'elles ne sont pas seulement des formes idéelles, qu'elles n'existent pas seulement dans les textes ou les esprits de ceux qui y participent, mais qu'elles ont littéralement une « base matérielle », ressources humaines ayant non seulement une psyché, mais aussi des corps qui peuvent souffrir, bâtiments et machines doté d'une étrange capacité de mémoire et déterminant des logiques d'actions et des imaginaires difficiles à changer, et enfin des supports divers permettant des logiques d'action communes, des permanences dans la mémoire des processus et des actions, des manipulations diverses, notamment financières. Ce réalisme retrouvé est évidemment une bonne nouvelle, même s'il ne signifie pas que nous sommes en situation de dépasser le dualisme, au contraire. La redécouverte de la « matérialité » du monde n'implique nullement par exemple un

dépassement de la séparation entre esprit et matière, voire une quelconque posture matérialisme ou réaliste pour ce qui concerne les constructions de connaissances. Les créationnistes par exemple, ne nient pas l'existence d'un monde matériel mais se contentent de suggérer qu'il est le résultat d'un « dessein intelligent », c'est-à-dire d'une « subjectivité supérieure ». On retrouve ce créationnisme sous certaines revendications de « constructivisme » qui suggèrent qu'il serait possible de produire du lien social, voire le social lui-même par un acte de volonté ou par de l'information et de la communication, Ceci repose sur une confusion entre « réseaux » et société, et sur la thématique de la société comme « réseau de réseaux ».

24 Et que dire de la confusion selon laquelle c'est dans la mesure où nous sommes capables de nommer les phénomènes que ceux-ci existent non seulement « pour nous », mais aussi « en soi », revendication nominaliste idéaliste selon laquelle nous créerions le monde matériel et social par notre capacité à le nommer et à le mettre en sens, à l'in-former. C'est d'ailleurs la même conception qui sous-tend l'idée selon laquelle, les chercheurs créeraient les objets du monde par la construction des objets de recherches. Il y a là une forme particulière de posture « créationniste », qui au demeurant se revendique souvent bruyamment du « constructivisme » et d'une rupture avec le « positivisme », sans préciser d'ailleurs d'avec quel « positivisme » il s'agit de rompre. Et sans voir qu'il s'agit d'une posture positiviste conventionnaliste au sens de Ernst Mach.

25 L'espèce humaine est d'abord une espèce pratique, et l'objet central des sciences de l'information-communication, comme des autres SHS concerne d'abord les pratiques sociales. Qui sont les pratiques par lesquelles les sociétés humaines et les collectifs humains divers essaient de s'organiser pour transformer leur environnement écologique, parfois d'ailleurs de façon inconsidérée. C'est d'abord dans les pratiques sociales que nous classifions et catégorisons le monde matériel. Nul besoin de « tournant matériel » dans les recherches sur les communications organisationnelles puisque la matérialité du monde est d'abord donnée, un état de fait qui ne peut-être nié que par des constructions intellectuelles ou un oubli de nos conditions d'existences.

26 La démarcation que certains chercheurs voudraient d'ailleurs mettre entre idéalistes et matérialistes peut dans ce contexte être interrogée. Le matérialisme ne consiste pas à reconnaître le caractère « matériel » du monde physique. Si démarcation il y a, elle consiste à poser que l'ensemble du monde humain résulte des activités collectives de l'espèce humaine et uniquement de cette activité, sans qu'il soit besoin de référence à une entité non humaine et non matérielle. C'est le génie de l'espèce humaine qui a créé de toutes pièces les divinités, écrit les différents textes « poly ou mono-théistes », et les a progressivement abandonnés pour privilégier les démarches scientifiques, méthodologiques et qui, comme le souligne Richard Dawkins[12], s'appuient sur nos méconnaissances pour revendiquer la nécessité de pousser toujours plus loin nos recherches, plutôt que de prétendre que ce que l'on ne peut actuellement expliquer aurait une origine surnaturelle, ce qui évidemment vise à empêcher les sciences, bloquer les savoirs et discréditer les connaissances déjà acquises.

27 Il faut d'ailleurs, poser la question du pragmatisme conséquent dans ce contexte : pourquoi revendiquer une ontologie matérialiste plutôt que de partir de l'affirmation de ce que c'est la pratique, individuelle et collective, qui constitue le fondement des connaissances ? Pourquoi ne pas reconnaître que « toutes nos connaissances « commencent et finissent avec les sens, c'est-à-dire l'expérience directe ou indirecte, qui les fait surgir et les teste et les réfute ?[13]

L'implicite d'évidence des notions banalisées comme « information », « communication », « organisation »…

28 Il peut paraître particulièrement épuisant de définir toujours les notions, mais il s'agit là du cœur de la conceptualisation. Plus précisément, des notions qui peuvent paraître évidentes comme « information », « communication », « organisation », « réseau », « influence »… doivent être strictement redéfinies en fonction des contextes pratiques et épistémologiques dans lesquels ces notions sont utilisées. Or le plus souvent, ce n'est pas développé, et ne fait pas l'objet d'une construction conceptuelle forte. En conséquence, ces notions fonctionnent dans les discours et les arguments comme des « prénotions » au sens de Bourdieu, comme des catégories idéologiques, qui signifient dans l'imaginaire et nullement comme des concepts dont la compréhension et l'extension doivent en général être strictement déterminées[14].

29 Concernant la catégorie d'organisation, il a certes été souligné qu'elle a une dualité de signification, l'organisation comme structure et comme état « situé », l'organisation comme processus de structuration et de mise en forme (l'« organizing » de nos collègues anglo-saxons). Il faudrait cependant, au minimum, expliciter de quelle façon on utilise cette notion lorsqu'on l'utilise, sachant qu'il est difficile d'assimiler les deux compréhensions, même si elles peuvent permettre de signifier des pratiques sociales, des imaginaires, des conceptions managériales complémentaires ou différentes.

30 Mais l'absence d'explicitation de la catégorie d'organisation néglige deux dimensions fondamentales. D'abord la dimension historique. Le terme « organisation » est d'abord issu de l'« organon », outil structuré en fonction d'un but pour les anciens grecs, ou structure logique du raisonnement et des énoncés pour Aristote. Le terme reviendra dans la langue comme une métaphore de l'organisme pour, au XIXe siècle, signifier des éléments reliés entre eux selon une certaine logique fonctionnelle. Ce n'est donc que récemment, dans le cours du XXe siècle, qu'il sera étendu aux processus de rassemblement, selon des règles et des imaginaires communs, de ressources humaines, matérielles et financière autour d'un projet.

31 Ensuite, l'organisation est aussi une idéologie managériale qui a émergé à partir du début du XXe siècle comme idéologie de l'efficacité et, jusqu'à un certain point équivalente de la notion d'ordre. « L'ère des organisateurs » coïncide avec toutes les grandes idéologies de l'efficacité sociale selon des normes. À cet égard, il est surprenant que cette catégorie d'organisation soit utilisée sans être reliée à la catégorie de normes, anthropologique ou technique et sans que les modalités d'émergence des différentes catégories de formes organisationnelles, forme institutionnelle ou forme projet ne soit clairement spécifiée.

32 Il est en effet frappant de constater que des distinctions minimales entre formes organisationnelles ou types d'organisations ne sont pas systématiquement faites. On ne peut pourtant mettre sur le même plan, et les travaux de nombreux théoriciens des organisations l'ont abondamment souligné, des formes organisationnelles « héritées », c'est-à-dire non choisies et non voulues, comme les clans, tribus, familles, voire certaines formes administratives ou politiques, et les organisations structurées volontairement selon des projets et des buts. Les premières formes organisationnelles sont des formes institutionnalisées, des « institutions » au sens de l'anthropologie culturelle. Les autres formes organisationnelles sont ce que Herbert Simon et Jean-Louis Lemoigne appellent

des « formes artefact ». Elles ne sont évidemment pas séparées ou séparables des formes, normes et routines héritées. Mais elles prétendent à certaines modalités de rationalités selon des buts. Ce sont des formes-projets.

33 Il convient également bien entendu, dès lors qu'il est question d'organisation – structure ou processus -, de spécifier à quel niveau on entend situer les recherches et les analyses. Les économistes industriels distinguent entre le micro niveau, niveau des relations individuelles ou de groupes et qu'équipes, le méso niveau, niveau de la structuration managériale des formes organisationnelles, et le macro niveau, qui concerne les relations des organisations avec leurs environnements sociétaux, institutionnels, locaux ou globaux.

34 Concernant la catégorie de communication, outre la polysémie constante de cette notion [15], il conviendrait évidemment de clarifier s'il s'agit de communication interpersonnelle au sein des diverses organisations sociales, ou s'il s'agit de communication stratégique au sens où les directions d'entreprises et de diverses organisations peuvent les mettre en œuvre (Communication institutionnelle, commerciale, d'information organisationnelle... ???). À moins qu'il ne s'agisse de communication au sens où l'entendent Grégory Bateson et Paul Watzlawick[16], c'est-à-dire qui constitue le contexte systémique de toute intercompréhension et appréhension du contenu d'une information. Et que dire des pseudos évidences de la « communication interne » et de la « communication externe », à l'heure de la dislocation spatiotemporelle des entreprises qui ne se confondent plus avec leurs espaces et leurs territoires, et voient les frontières entre « l'interne et l'externe » être symboliquement recomposées ?

35 Concernant la catégorie d'information, dont il a été par ailleurs fait maintes fois l'histoire [17], il serait en effet également intéressant que soit systématiquement distinguée l'information comme dispositif de signification, l'information comme dispositif de prise de forme, au sens par exemple où l'entend Simondon, ou l'information comme contexte de prise de sens et de prise de forme dans une perspective évolutionniste, ce que François Jullien appelle « l'information en creux » opposée à « l'information en plein »[18]. Cette catégorie d'information est importante évidemment pour les recherches sur ce qu'il convient d'appeler information-communication organisationnelle, dans la mesure où il est difficile de séparer les processus informationnels des processus communicationnels.

L'implicite de rationalité et l'hypothèse d'un ordre social et organisationnel dominant.

36 L'hypothèse de rationalité concerne d'abord la conviction que les acteurs sociaux, managériaux ou autre, qui structurent les formes organisationnelles, qu'ils soient des managers d'entreprises ou de diverses autres organisations, agiraient en pleine possession des informations nécessaires pour décider, auraient une théorie de leurs pratiques, et seraient capables d'expliciter les conséquences de leurs actions. Plus précisément, l'hypothèse sous-jacente est que les acteurs sociaux savent pourquoi ils agissent, possèdent une claire vision et compréhension des logiques d'actions qu'ils mettent en œuvre, et des « modèles » organisationnels ou relationnels qu'ils mobilisent. Et qu'ils seraient capables d'anticiper sur les conséquences, individuelles et collectives à court, moyen et long terme de ces actions.

37 Ceci suggère que les logiques organisationnelles seraient des logiques ordonnées et prévisibles et que le désordre et l'imprévisibilité seraient l'exception, l'ordre étant implicitement la règle. Il y a là une hypothèse lourde, qui demande à être démontrée, car il serait possible de démontrer à l'inverse que ce qui caractérise les institutions et les organisations sociales, c'est leur extrême instabilité, le fait que l'ordre est transitoire et éphémère et que les logiques de désordre, d'événements, de tensions, de recompositions en constituent les caractéristiques les plus fondamentales. L'implicite de rationalité peut donc être compris, comme prenant – de fait - le contre-pied des théories de la rationalité limitée, parfois pourtant en en revendiquant la parenté, sans y voir de contradiction. Il va de soi que s'il s'agit d'un choix d'optimisme épistémologique, ou sociologique, il doit être revendiqué comme tel.

38 Herbert Simon a montré, derrière Max Weber, que les formes d'organisations « rationnelles légales », visent à mettre de la prévisibilité dans un monde hautement imprévisible. La représentation de « l'organisation bureaucratique » est ici celle d'un ordre idéal, correspondant à des espaces et des temporalités segmentés et planifiés, immuables. On peut se demander dans quelle mesure cette hypothèse ne correspond pas à une conception objectiviste des organisations, conçues uniquement - dans une métaphore spatiale - comme des entités stables, qui se confondraient avec les ressources matérielles, les lieux, les bâtiments, les machines, les objets, les acteurs humains. Or, les formes organisationnelles – l'organisation au sens fort - sont ce qui fait tenir ensemble ces ressources et éléments.

39 On voit bien ici l'idéologie sous-jacente qui est celle du management comme aptitude à faire surgir un idéal d'efficacité et d'organisation dans un monde social imprévisible et perturbateur des logiques de rationalisation. Mais on sait que l'organisation idéale n'existe que comme forme idéologique. Et on peut constater, depuis le début des années soixante, la crise profonde des conceptions managériales et des pseudos « modèles » qui ont été régulièrement élaborés et constituent la base des services proposés par de multiples cabinets de consultants.

40 Il est pourtant démontré par de nombreux travaux et observations, comme par le développement des théories de la complexité, que les acteurs sociaux agissent sans avoir de connaissances étendues de ce qui les fait agir, de ce qui leur permet d'agir et de ce qui leur évite d'échouer plus souvent qu'à leur tour. Ce qui est en effet signifiant du point de vue d'une théorie de l'information-communication organisationnelle, ou plus largement d'ailleurs sociétale, c'est l'étrange réussite quotidienne de nos actions. Comment se fait-il que nous trouvions toutes les informations permettant un agir efficace ? Nous trouvons ces informations dans les routines, cristallisées dans notre environnement matériel par les normes techniques qui ont permis de le structurer. Nous les trouvons aussi parce que nous nous coordonnons spontanément avec nos semblables et interprétons spontanément leurs façons d'agir pour les imiter ou nous en différencier. Nous les trouvons enfin parce que nous disposons d'une haute capacité collective à déchiffrer des codes et des images, à interpréter des traces, des textes et des énoncés, et parce que nous pouvons échanger, discourir avec d'autres acteurs sociaux globalement semblables à nous. Analyser les logiques d'information-communication organisationnelle suppose la prise en compte de la dynamique de toutes ces formes sociales, qui sont des dispositifs de mise en forme et de mise en sens.

L'oubli des normes, juridiques et techniques dans l'analyse des phénomènes de communication organisationnelle

41 Le modèle des organisations bureaucratiques comme modèle managérial de construction d'un cadre le plus prévisible possible pour agir dans un monde incertain et dont nous connaissons peu de choses, s'est imposé et étendu à la gestion des hommes et des sociétés. Nous avons assisté depuis une trentaine d'années à une bureaucratisation normative du monde, qui apparaît d'autant plus surprenante que les idéologies et politiques libérales se donnent toujours comme visant une dérégulation maximale. Ce processus de normalisation s'effectue à la fois sous l'impulsion des états et des instances supra étatiques habilitées à produire des lois, mais également et surtout sous l'impulsion d'une centaine de structures productrices de normes techniques de marché, permettant à la fois de réguler les logiques de production et de logistique, mais également de normaliser à travers les objets et machines, les comportements sociaux et individuels.

42 Ce champ normatif, qu'il s'agisse des normes de droit ou de marché, qu'il s'agisse de normes d'innovation ou de normes de production et de logistique, est le cadre dans lequel s'inscrivent toutes les activités sociales. Il s'agit donc du contexte informationnel qui devrait être pris en compte pour analyser toutes les communications organisationnelles, qu'il s'agisse des communications interpersonnelles au travail, des logiques de relations avec les différentes catégories d'acteurs concurrentiels ou institutionnels, et plus largement de toutes les logiques de coordination, de coopération ou d'interaction collectives. C'est en effet ce contexte normatif qui, dans une perspective pragmatique, est ce qui fonde à la fois les conditions de signification et d'interprétation, aussi bien des actions que des discours et des textes. Il concerne toutes les formes organisationnelles, qu'il s'agisse des formes institutionnalisées ou des formes projets. Elle affecte l'ensemble des sphères du monde vécu, sphère professionnelle, publique et privée. Il est donc assez étonnant d'observer que de très nombreuses conceptualisations ou analyses des informations-communications organisationnelles ne mentionnent même pas, ce phénomène absolument majeur et mondial.

43 Nous avons pointé de longue date ces phénomènes mais ils sont encore peu explorés et radicalisés comme des éléments majeurs des processus d'information-communication. Le programme « entre formes et normes » et les colloques que nous avions mené sur ce thème en 2009 et 2011 restent largement à développer et à radicaliser : l'information-communication, comme processus de mise en forme et de mise en sens affecte l'ensemble des formes sociales, organisationnelles, objectales et sémiotiques. J'avais formulé le lien entre communications organisationnelles dans un petit article de la Revue Française des Sic dont je crois pouvoir reproduire un passage. *« Beaucoup d'auteurs et de praticiens considèrent à juste titre que les normes sont d'abord des langages, des normes sémiotiques dans un sens très large, (dessin, son, textes, calcul etc...). Mais les normes techniques sont également des dispositifs de médiation, sociale, communicationnelle... Les normes techniques ont donc un caractère irréductiblement social : ce sont des dispositifs d'émergence de formes sociales permettant l'émergence de modalités relationnelles et de rapports sociaux, dans des dynamiques à la fois d'altération des formes instituées et d'adaptation ou d'émergence de nouvelles formes sociales ou de nouvelles formes instituées. Dans cette perspective, une question cruciale et qui intéresse au premier chef les sciences de l'information et de la communication peut être formulée*

ainsi : Est-ce que les normes produisent leurs effets par des effets de langage ? Où peut-on considérer que les normes techniques produisent des effets anthropologiques plus profonds, pratiques, sans que soient nécessairement mis en œuvre des procédés discursifs ? »[19]

44 Il y a en effet une relation étroite entre ces processus de normalisation et les formes objectales, les machines et objets structurés afin de cadrer les logiques d'actions, pour en simplifier la mise en œuvre. Les normes peuvent en effet être analysées comme des dispositifs de cristallisation de mémoires dans des formes, cristallisation de routines, de logiques d'actions, qui nous permettent d'agir avec succès dans le quotidien sans avoir à tout connaître de nos environnements sociaux, matériels, organisationnels. Il n'y aurait pas de monde humain sans ces formes sociales structurées selon des normes, qu'il s'agisse des formes sémiotiques, des formes organisationnelles et des formes objectales.

45 L'absence d'intérêt pour les formes est peut-être liée à la séparation, en Amérique du Nord, entre information et communication. Elle est d'autant plus étrange que les récents progrès radicaux des machines numériques, a consisté en une véritable révolution dans la reconnaissance des formes[20], notamment des formes mouvantes et changeantes, qui est au fondement des machines automatiques auto-pilotables en milieu ordinaire comme les voitures sans chauffeur de Google, ou les Drones militaires.

L'oubli des objets et machines : encre une fois sur les « formes objectales »

46 Il ne saurait donc y avoir une réduction des objets et des processus à des formes sémiotiques ou langagières. On ne peut réduire les formes organisationnelles ou les formes objectales aux formes sémiotiques.

47 Le problème est que les « théories des usages » ne reposent les plus souvent pas sur une conception élaborée des objets et des machines. Il y a une incompréhension persistante, au motif de ne pas sombrer dans le « technicisme », de ce que les artefacts sont constitutifs de l'humanité. La conception selon laquelle les productions techniques – celles qui relèvent de la « teknè » et non de la « praxis » –, c'est-à-dire celles qui mobilisent des outils et des machines – seraient « non humaines » est une absurdité. Depuis l'origine, ce qui fait l'humanité, c'est un ensemble d'aptitudes pratiques, ayant peut-être pour certaines un fondement biologique, et qui ont permis l'émergence du langage phonique articulé sans doute. L'émergence des langues et de l'écriture, le développement massif des formes sémiotiques comme aptitude extraordinaire d'adaptation collective de l'humanité n'ont pas supprimé les aptitudes anthropologiques et cognitives de l'espèce humaine.

48 Ainsi, les processus organisationnels précèdent les processus langagiers et les débordent très largement. L'aptitude organisationnelle est une aptitude anthropologique profonde et qui est au fondement du social et des institutions imaginaires successives de la société. Il en est de même pour le couplage « cortex-silex » mis en évidence par André Leroy-Gourhan[21], c'est-à-dire le fait que l'intelligence et la mémoire humaines sont cristallisées dans des outils et des dispositifs, des environnements matériels construits, et des institutions sociales – dont les supports matériels des textes, sons, images...- qui débordent très largement le langage. Bien entendu, les travaux sur les questions langagières au travail, les discours, les écrits professionnels, comme plus largement le constat que l'information-communication sous les conditions de la mutation numérique

et des langages algorithmiques est devenue l'un des aspects centraux du développement du capitalisme et à peut-être engendré une nouvelle étape de développement, etc. Toutes ces approches, ces objets d'études, sont évidemment pertinents et intéressants. Pour autant, il ne faudrait pas réduire le champ d'analyse et de recherches sur les informations-communications organisationnelles à l'analyse des formes sémiotiques. Les formes sociales sont plus complexes, comportent également des formes objectales et des formes organisationnelles. L'analyse des processus à l'œuvre dans n'importe quelle situation de travail montre bien que les acteurs sont incapables de rendre compte de ce qui caractérise leurs actions, de ce qu'elles doivent au contexte, de leur portée et de leurs conséquences. C'est là le résultat de processus complexes comme les processus d'institutionnalisation qui ne sont seulement des processus langagiers mais des processus de cristallisation de formes, de cristallisation de mémoires. Ainsi, une part significative de ce qui nous fait agir nous échappe. Il y a une complexité des formes sociales non voulues et non choisies qui constituent le contexte général de notre action et constitue l'institution[22] dans un sens premier, fondamental, l'ordre social dans la « société ouverte » pour reprendre à la fois Popper[23] et Castoriadis. Enfin, il y a par ailleurs une limite de la capacité des langages à en rendre compte aux plans logique ou simplement sémantique.

49 Il y a donc, et c'est la question clef des stratégies d'information-communication impliquées dans l'évolution volontaire des formes organisationnelles, une résistance des formes instituées qui produisent des effets de conservation et de prégnance, comme il y a une résistance des formes matérielles dans lesquelles s'inscrivent les processus organisationnels. Cette pesanteur de l'institution atteste d'une dimension pré-langagière, de « couplage », dont nos recherches ne doivent pas renoncer à rendre compte.

50 L'oubli des objets, des formes objectales comme formes sociales, dispositifs de cristallisation de l'intelligence, de la mémoire des routines et des logiques d'actions, risque de réduire les programmes de recherches en sciences de l'information-communication. Or, ces processus de mémoire de forme qui s'articulent aux différents supports de nos mémoires sont au fondement des modalités spontanées d'information et de communication, modalités qui permettent à la fois l'appropriation de dispositifs par essai et erreur et « bidouillage », et le contournement et simplification des règles et logiques d'usages, comme leur perpétuelle amélioration et simplification.

Pour conclure provisoirement

51 Je voudrais conclure cet inventaire – limité d'ailleurs – de questions qui, je crois, nous agitent tous, par deux remarques concernant les recherches sur les informations-communications organisationnelles en France.

52 La première c'est qu'il me semble que nous avons pour une assez large part renoncé à faire des états des lieux des pratiques sociales et professionnelles de communications, et à faire un état des structures, budgets, professionnalismes, logiques d'actions et de représentation de ce secteur professionnel vaste et influent des communications organisationnelles. Je crois que toutes les connaissances sur ces pratiques sociales et professionnelles existent mais de façon dispersée, sans qu'en soit fait une synthèse et sans que les évolutions globales et les données quantitatives et qualitatives qui permettent de les appréhender ne soient mises à disposition de l'ensemble de notre communauté. Les commissions recherche, relations professionnelles, formation, de la SFSIC travaillent sur

certaines de ces questions comme d'autre regroupements de chercheurs, mais il nous manque une vision globale. Par exemple, sur les associations de professionnels et leurs conceptions et pratiques, sur les sociétés de conseils, sur les services d'entreprises, de collectivités locales, d'associations... Il faudrait dans le fond actualiser et comparer les travaux et analyses qui avaient été faites au début des années 90, sur l'émergence de ces secteurs professionnels.

53 La seconde question concerne évidemment le recul des problématiques critiques. Recul, lié au point précédent, des études fondées sur des approches critiques de ces pratiques professionnelles et sociales. Nos amis de l'université de Lille avaient certes organisé un beau colloque sur la crise des problématiques critiques. Mais on peut espérer que cette crise puisse, dans notre discipline et nos recherches également être dépassée.

54 La question critique concerne également, vous le savez, le fait de donner une certaine tournure critique aux débats scientifiques entre nous, et de les solliciter. Karl Popper a bien souligné que ce qui teste nos hypothèses et théories ce sont les critiques qui visent à les réfuter, c'est-à-dire à en mettre en évidence les limites que nous ne sommes pas totalement capables d'appréhender de l'intérieur de nos problématiques et idées. L'intérêt de colloques et de débats comme celui-ci, c'est à la fois de penser ensemble, et de donner l'occasion à nos collègues et amis de nous rendre ce service socratique : nous aider à comprendre les limites de ce que nous savons.

BIBLIOGRAPHIE

Bouillon Jean-Luc, Comprendre l'organisation par la communication sans réduire l'organisation à la communication – Enjeux, perspectives et limites d'une théorisation communicationnelle de l'organisation, Ottawa, 77° congrès de l'ACFAS, 2009.

Brynjolfsson Erik et Mcafee Andrew, *Le deuxième âge de la machine – travail et prospérité à l'heure de la révolution technologique*, Paris, Odile Jacob, 2015.

Canguilhem Georges, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1990

Castoriadis Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975,

Castoriadis Cornelius, *« Institutions premières et institutions secondes », Les carrefours du labyrinthe 6 – Figures du pensable*, Paris, Seuil, 1999.

Dawkins Richard, *Pour en finir avec dieu*, Paris, Robert Laffont, 2008.

Douyère David, *Vingt-cinq propositions concernant la "communication" et les modalités d'une recherche concernant des phénomènes communicationnels*, in Stefan Bratosin, Céline Bryon-Portet, Mihaela Alexandra Tudor (dir.), *Epistémologie de la communication : bilan et perspectives, Actes du workshop international Essachess Technopolis*, 2e éd., Iasi (Roumanie), Institutul European, « Colloquia », 2012,

Flahault François, *Le paradoxe de Robinson*, Paris, Mille et une nuits, 2006.

Jacob Pierre, *De Vienne à Cambridge – Comment peut-on ne pas être empiriste ?*, Paris, Gallimard, 1980.

Jullien François, *La propension des choses*, Paris, Seuil, 1992.

Le Moënne Christian, *Entre formes et normes : un champ de recherches fécond pour les Sciences de l'information-communication*, Revue Française des SIC, n° 2, 2013.www.rfsic.org

Le Moënne Christian, *« L'information et les processus organisationnels : une problématique constructiviste peut-elle être appliquée à une étude de cas ?" et "Questions et hypothèses sur les approches constructivistes et les recherches en communications organisationnelles."*, in Alex Mucchielli (Dir.), Actes du colloque "Le constructivisme et les recherches en SIC", Béziers, PUM, 2005.

Le Moënne Christian, *« Quelques remarques sur la portée et les limites des « modèles de communication organisationnelle »»,* Communication et Organisation, Janvier 2007

Leroi-Gourhan André, *Le geste et la parole. 1-Technique et langage*, et *2- La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1964, 2 tomes.

Popper Karl, *La société ouverte et ses ennemis*, Paris, Seuil, 1962, 2 tomes.

Schoeneborn Dennis et Blaschke Staffen, *The three schools of CCO thinking : interactive dialogue and systématic comparison*, Management Communication Quaterly, Vol 28 – 2014.

Segal Jérôme, *Le zéro et le un - Histoire de la notion scientifique d'information au XXe siècle*, Paris, Syllepse, 2003.

Varela Francisco, Autonomie et connaissance, Paris, Seuil, 1980.

Watzlawick Paul, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.

Wittgenstein Ludwig, Tractatus logico-philosophicus, Paris, Gallimard, 1961.

NOTES

1. Au demeurant, nous prévoyons en juin 2017 de prolonger le colloque de Rennes et ce numéro de la RFSIC par une semaine de séminaire et de débats sur ces questions au Centre International de Cerisy La Salle.

2. Voir Christian Le Moënne, Retour critique sur les travaux du groupe "org&co et les recherches en communication organisationnelles en France, "Communication des organisations, recherches récentes, Actes du colloque de Rennes 2009, Paris, L'Harmattan, 2010.

3. La notion de « constitution » étant au demeurant une notion différente de la notion d'« approche ».

4. Dont un article nous indique qu'il s'agit de « l'École de Communication organisationnelle de Montréal, le modèle des Quatre flux (basé sur la théorie de la Structuration de Giddens), et la théorie des systèmes sociaux de Luhmann ». Voir L'interwiev de représentants de chaque école » in Dennis Schoeneborn et Staffen Blaschke, The three schools of CCO thinking : interactive dialogue and systématic comparison, Management Communication Quaterly, Vol. 28 – 2014.

5. *Ibid.*

6. Voir Jean-Luc Bouillon, Comprendre l'organisation par la communication sans réduire l'organisation à la communication – Enjeux, perspectives et limites d'une théorisation communicationnelle de l'organisation, Ottawa, 77e congrès de l'ACFAS, 2009.

7. Pour reprendre l'expression des penseurs de l'ordre spontané de société

8. Je reprends cet argument à François Flahault, *Le paradoxe de Robinson*, Paris, Mille et une nuits, 2006.

9. Voir Franscisco Varela, Autonomie et connaissance, Paris, Seuil, 1980.

10. Voir par exemple, Christian Le Moënne, *« L'information et les processus organisationnels : une problématique constructiviste peut-elle être appliquée à une étude de cas ?" et "Questions et hypothèses sur les approches constructivistes et les recherches en communications organisationnelles."*, in Alex

Mucchielli (Dir.), Actes du colloque "Le constructivisme et les recherches en SIC", Béziers, PUM, 2005. Egalement, Christian Le Moënne, *« Quelques remarques sur la portée et les limites des « modèles de communication organisationnelle »», Communication et Organisation*, Janvier 2007

11. Voir Ludwig Wittgenstein, Tractatus logico-philosophicus, Paris, Gallimard, 1961.

12. Voir Richard Dawkins, Pour en finir avec dieu, Paris, Robert Laffont, 2008.

13. Voir Pierre Jacob, De Vienne à Cambridge – Comment peut-on ne pas être empiriste ?, Paris, Gallimard, 1980.

14. Voir sur ce point Georges Canguilhem, in Etudes d'histoire et de philosophie des sciences, Paris, Vrin, 1990 pour la 7e édition : « Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref, lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme ».

15. Voir David Douyère, Vingt-cinq propositions concernant la "communication" et les modalités d'une recherche concernant des phénomènes communicationnels, in Stefan Bratosin, Céline Bryon-Portet, Mihaela Alexandra Tudor (dir.), *Epistémologie de la communication : bilan et perspectives, Actes du workshop international Essachess Technopolis*, 2e éd., Iasi (Roumanie), Institutul European, « Colloquia », 2012, p. 55-74 (http://www.euroinst.ro/titlu.php?id=1252) [ISBN 978-973-611-906-4].

16. Voir par exemple Paul Watzlawick, Une logique de la communication, Paris, Seuil, 1972.

17. Voir par exemple Jérôme Segal, Le zéro et le un - Histoire de la notion scientifique d'information au 20e siècle, Paris, Syllepse, 2003.

18. Voir François Jullien, La propension des choses, Paris, Seuil, 1992.

19. Voir Christian Le Moënne, Entre formes et normes : un champ de recherches fécond pour les Sciences de l'information-communication, Revue Française des SIC, n° 2, 2013.

20. Voir sur ce point Erik Brynjolfsson et Andrew Mcafee, Le deuxième âge de la machine – travail et prospérité à l'heure de la révolution technologique, Paris, Odile Jacob, 2015.

21. Voir André Leroi-Gourhan, Le geste et la parole. 1-Technique et langage, et 2- La mémoire et les rythmes, Paris, Albin Michel, 1964, 2 tomes.

22. Voir Cornelius Castoriadis, L'institution imaginaire de la société, Paris, Seuil, 1975, et « Institutions premières et institutions secondes », Les carrefours du labyrinthe 6 – Figures du pensable, Paris, Seuil, 1999.

23. Voir Karl Popper, La société ouverte et ses ennemis, Paris, Seuil, 1962, 2 tomes.

RÉSUMÉS

Ce texte, issu de la communication introductive au colloque de Rennes 2016 consacré à « 30 ans de recherches sur les communications organisationnelles », voudrait pointer quelques questions qui visent à éclairer les conceptions épistémologiques implicites que nous avons été amenés à construire pour rendre compte de l'émergence et des évolutions des pratiques sociales qui ont contribué, depuis toutes ces années, à l'évolution des formes organisationnelles, dans les différents secteurs d'activités et les différentes sphères du monde vécu.

This text, from the introductory communication conference in the Renne's 2016 colloquia devoted to "30 years of research on organizational communication", would point a few questions designed to clarify some implicit epistemological concepts that we have come to build to take

into account the emergence and evolution of social practices that have contributed all these years, in the evolution of organizational forms, in different sectors and different spheres of the life-world.

INDEX

Mots-clés : épistémologie, formes, normes, information, communication, formes objectales
Keywords : epistemology, forms, standards, information, communication, objectal forms

AUTEUR

CHRISTIAN LE MOËNNE

Christian Le Moënne est Professeur Emérite des Universités. Il a développé, à l'Université de Rennes autour du CERSIC, des recherches sur les communications organisationnelles, en s'attachant notamment depuis plusieurs années à réfléchir sur les relations entre formes sociales et normes techniques et anthropologiques. Il a développé une conception des relations entre l'évolution des pratiques d'information-communication et l'évolution des formes sociales dont il a suggéré qu'elles cristallisent des processus de mémoires qui s'expriment centralement dans l'articulation entre formes sémiotiques, formes objectales et formes organisationnelles. Il a été l'initiateur et l'un des fondateurs du « Groupe d'études et de recherches sur les communications organisationnelles (Org & Co) » et, avec Gino Gramaccia, été à l'initiative de la création de la *Revue Française des Sciences de l'information-communication* et des éditions de la SFSIC. Il est président d'honneur de la SFSIC. Courriel : christian.lemoenne@wanadoo.fr